

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

258

vingtième année

Octobre 1973

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	50 F	25 F
Etranger	60 F	30 F

Abonnement de soutien : 1 an : 60 F — Etranger : 70 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Rik forbundet for sexuellt likaberattigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San-Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

M.A.S.H., 31, quai de l'Ourthe, Liège

• Copyright • Arcadie 1973 •

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT

Dépôt légal 1973. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE
VINGTIÈME ANNÉE OCTOBRE 1973

S O M M A I R E

L'homophile à visage découvert, par ANDRÉ BAUDRY	437
Surpopulation et homosexualité, par LUCIEN FARRE.	441
Chrétiens en psychiatrie : les homosexuels, par ROLAND NICOLAS	445
Don Carlos, énigme historique (<i>fin</i>), par JUAN GARCIA	451
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE ..	459
Nouvelles de Grèce, par DEMIS	465
Lettre ouverte aux esprits fermés, par JACQUES PONGY	470
Péchés roses et lauriers blancs, par JEAN-PIERRE MAURICE	473
LIVRES :	
<i>Tout savoir sur l'homosexualité</i> , du Dr GUASCH	478
CINÉMA :	
<i>La punition</i> , de Pierre-Alain JOLIVET	480
<i>Calboy</i> , de Bob KELLETT	481

COLLOQUE INTERNATIONAL

PARIS, 1-2-3-4 Novembre 1973

L'HOMOPHILE A VISAGE DÉCOUVERT

**Conférences magistrales de diverses hautes personnalités
françaises et étrangères — Tables rondes**

Création de la pièce de théâtre : « BRULER SA VIE »

Le programme détaillé peut être demandé à ARCADIE

La revue ARCADIE publiera à partir de ses livraisons de décembre 1973 le compte rendu de ce colloque, les textes des conférences magistrales et l'essentiel des tables rondes.

**« UN HOMOPHILE PEUT-IL ACTUELLEMENT, EN FRANCE,
SANS PREJUDICE, NI POUR LUI, NI POUR LA SOCIÉTÉ,
VIVRE A VISAGE DÉCOUVERT ? »**

**« LE MOMENT SEMBLE VENU D'INSTAURER UN VÉRITABLE
DIALOGUE AUSSI LARGE ET OUVERT QUE POSSIBLE
ENTRE HÉTÉROSEXUELS ET HOMOSEXUELS AFIN DE
FAIRE CONNAÎTRE LE VRAI VISAGE DE L'HOMOSEXUA-
LITÉ. »**

L'HOMOPHILE

A VISAGE DÉCOUVERT

par ANDRÉ BAUDRY.

Un rêve ? une utopie ? Ou la réalité de demain, d'après-demain ? Près de nous certains homophiles peuvent — plus nombreux — vivre leur homophilie à visage découvert. Ne nous faisons pas trop d'illusions cependant, en interrogeant les homophiles de certains pays du nord de l'Europe par exemple, on s'aperçoit que ce n'est pas encore une règle absolue, et nombreux sont ceux qui n'ont pu encore avouer à leur famille leur vraie nature et qui doivent se cacher dans leur milieu professionnel. Parfois trop d'Arcadiens s'imaginent que tout est mieux ailleurs.

Le problème existe donc.

Il est le plus important.

Ne pouvant vivre à visage découvert, l'homophile, replié sur lui-même, cultivant l'introspection, vit dans un autre monde, et n'y trouve pas son plein épanouissement.

Depuis vingt ans des milliers d'homophiles nous ont dit : « *Arcadie* m'a sauvé... » Oui, c'est vrai, et pourtant notre travail est incomplet puisque nous ne sommes pas parvenus à déclencher en ce pays un mouvement d'intérêt honnête et grave pour ce problème.

Les minorités, en France, intéressent peu les divers pouvoirs et l'opinion publique.

La Presse, hélas, on ne le sait que trop, n'évoque jamais le problème homophile ou trop uniquement par le biais de scandales divers. Notre compte rendu de notre action au moment des élections législatives (*Arcadie*, n° 233) a suscité un mouvement étonnant d'intérêt dans une nombreuse presse. De nombreux quotidiens de province, de toutes les régions de France, sans parler de *Minute*, du *Point*, etc., ont subitement éprouvé l'impérieux besoin de commenter notre éditorial. Hélas !

Tous, ou presque, ont interprété à leur façon notre récit

des événements, brodant et brodant, inventant..., mentant.

L'un d'eux a même titré que nous fondions un nouveau parti politique !

La course à la nouvelle sensationnelle... est ainsi la preuve absolue que l'homophile en tant qu'homme, en tant qu'être de chair et de sang et d'âme ne les intéresse pas.

Si le pédéraste viole un petit garçon... Si un travesti se bat..., si un groupe d'homophiles subit une action judiciaire..., si la politique semble s'en mêler..., si un prêtre à la télévision avoue son homophilie..., alors, on lit des commentaires faciles sur l'homophilie.

Une étude sérieuse, approfondie, dans la grande presse : allons donc !

Alors c'est pourquoi, on le sait déjà, *Arcadie* organise un colloque international, à Paris, les premiers jours de novembre 1973, sur le thème : *L'homophile à visage découvert*.

Pour l'information de nos lecteurs, nous donnons ci-dessous de larges extraits de la lettre d'invitation que nous avons envoyée à diverses personnalités françaises et étrangères en les priant de participer effectivement à notre colloque et d'y prendre la parole.

Les travaux des historiens, des ethnologues, des sociologues nous ont révélé la dimensions universelle de l'homosexualité : dans toutes les sociétés, à toutes les époques, il y a eu des homosexuels quels que soient l'interprétation qu'on ait donné de leur état ou le sort qu'on leur ait réservé. Notre société n'échappe pas à cette règle, mais se caractérise par une censure quasi absolue touchant l'expression de ce phénomène.

Depuis quelques décades une évolution se fait jour cependant : les ouvrages spécialisés se multiplient, les œuvres littéraires et les films abordent plus librement le sujet, la presse écrite et, plus rarement la radio et la télévision, y consacrent des rubriques. Est-ce à dire que toutes préventions soient surmontées et que notre société soit parvenue à une vision claire et objective de l'homosexualité ? Nous ne le pensons pas. Les ouvrages les plus sérieux sur le plan scientifique ne peuvent s'empêcher de porter un jugement au nom de valeurs morales ; le cinéma, le théâtre, la presse diffusent une image stéréotypée caricaturale ou pitoyable selon le cas. Mais nous manquons encore d'une peinture complète et objective d'une situation complexe qu'affecte des millions d'individus.

A VISAGE DÉCOUVERT

Depuis vingt ans, le mouvement homophile français Arcadie s'est employé à mieux faire connaître leur condition aux homosexuels eux-mêmes afin qu'ils apprennent malgré les obstacles, à vivre heureux, sans honte, dans le respect d'eux-mêmes et de leurs semblables. Dans le même temps, Arcadie n'a cessé d'intervenir auprès des éducateurs, des médecins, des magistrats, des responsables politiques pour attirer leur attention sur les graves difficultés auxquelles sont exposés les homosexuels français et sur la nécessité de parvenir à une approche plus objective et plus équitable de ce problème.

Mais le moment semble venu d'aller plus loin et d'instaurer un véritable dialogue aussi large et ouvert que possible, entre hétérosexuels et homosexuels, afin de faire connaître le vrai visage de l'homosexualité.

— Un homosexuel peut-il actuellement en France, sans préjudice, ni pour lui ni pour la société, vivre à visage découvert ?

— Inversement les tabous, les réactions de rejet sont-ils suffisamment dépassés pour que l'homosexualité des autres soit perçue par l'opinion comme une simple particularité individuelle sans conséquences ?

— Sinon quels changements peuvent-ils être envisagés dans la situation de l'homosexuel au sein de la société ?

C'est pour tenter de répondre à ces questions qu'Arcadie a décidé d'organiser à Paris, les 1^{er}, 2, 3 et 4 novembre 1973 un colloque sur le thème :

« L'homosexualité à visage découvert. »

Des personnalités de tous les pays, hétérosexuelles et homosexuelles, y seront invitées. Les communications seront suivies de tables rondes ou de travaux de groupes. La presse parlée ou écrite, sera à l'occasion d'une conférence de presse tenue largement informée du sujet et du déroulement des travaux.

Connaissant vos ouvrages et la contribution que vous apportez à l'avènement d'une société plus juste, plus tolérante, plus respectueuse des droits de l'individu, j'ai l'honneur de vous inviter à participer à ce colloque. Je suis persuadé, en effet, que votre apport à cette réflexion collective serait particulièrement efficace.

Il me serait très agréable que vous puissiez vous charger d'une communication du sujet de votre choix dans le cadre du thème du colloque, en tout état de cause votre participation aux discussions serait éminemment souhaitable. J'atta-

cherais du prix par ailleurs à toutes suggestions concernant l'organisation du colloque lui-même.

Tous les Arcadiens, toutes les Arcadiennes de France et de l'Etranger sont donc cordialement invités à participer à ces assises.

Sur demande, le programme de ce colloque sera envoyé à ceux de nos lecteurs qui le désireraient.

Nous ne chercherons pas à attirer l'attention sur l'homophilie par le scandale.

Comme toujours nous resterons dignes.

Mais le demeurant et l'attestant — et c'est pourquoi nous avons obtenu la collaboration de très grands noms — nous espérons ainsi faire progresser le problème de l'homophilie et permettre dans un avenir le plus proche possible à chaque homophile de France, de vivre à *visage découvert*.

ANDRÉ BAUDRY.

LES MINORITÉS HOMOSEXUELLES

(Collection Sociologie nouvelle)

Ed. J. Duculot — 296 p. — 30 F

*Etudes sur l'homophilie en Allemagne,
en Hollande, aux Etats-Unis d'Amérique*

SURPOPULATION

ET HOMOSEXUALITÉ

par LUCIEN FARRE.

Ce qui va suivre va, certainement, apparaître à beaucoup comme une utopie, voire même un délire. C'est possible. L'avenir en décidera.

Chacun sait que l'un des grands problèmes actuels — et peut-être le *seul* grand problème actuel dont tous les autres dépendent, y compris celui de la famine, comme celui de la conquête de l'espace — est le problème de la surpopulation mondiale.

A ce problème de la surpopulation est lié biologiquement le problème de la sexualité. La sexualité étant ici définie comme la nécessité quasi insurmontable, fatale, que présentent les êtres humains d'entrer en contact intime, sexuel, les uns avec les autres.

Jusqu'à présent ce problème du contact sexuel a été socialement résolu dans toutes les civilisations précédant la nôtre par un complexe de lois, d'habitudes, de coutumes, d'interdictions religieuses, de permis sociaux, etc., dont l'ensemble forme l'institution du mariage, et cela quelqueaient pu être selon les temps, les races, les pays, les modalités de cette institution. Ainsi le mariage a pu être conçu comme l'union d'un homme et d'une femme, d'un homme avec plusieurs femmes, d'une femme avec plusieurs hommes, ou d'un groupe d'hommes et de femmes entre eux.

Ce qui est important c'est que, à notre connaissance, et sauf de rarissimes exceptions possibles et que nous ne connaissons pas, ce mariage a toujours eu lieu entre personnes de sexes opposés et que le but avoué de ce mariage, le but socialement et religieusement reconnu a toujours été la reproduction au point que les mariages stériles étaient ou pouvaient être dissous. Cette reproduction était une reproduction anarchique, mais le mariage restait le seul moyen socialement reconnu d'entrer en contact sexuel avec un autre individu humain.

La conséquence de cette reproduction anarchique, c'est-à-dire la conséquence du fait de ne considérer le contact

sexuel que dans des limites étroites du mariage entre sexes opposés a été redoutable, puisque l'humanité aboutit actuellement à une crise de surpopulation.

Pendant longtemps, les famines et les épidémies, les guerres et les accidents ont mis un frein non négligeable à cette surpopulation.

Puis vinrent les progrès de la médecine, les progrès de l'agriculture, de l'élevage. La famine et les épidémies disparurent. Restèrent les guerres et les accidents. On sait maintenant que ces guerres et ces accidents ne sont pas suffisants pour maintenir la population humaine à un taux raisonnable.

Mais en même temps se développait une certaine pensée, spécifiquement occidentale et même chrétienne qui répugnait à l'idée de guerre, comme frein unique à la surpopulation.

Il apparut donc très progressivement d'abord, puis l'idée prit de l'accélération qu'il importait de trouver d'autres solutions que la guerre au problème de la surpopulation.

Certes, les famines n'ont pas totalement disparu du globe et commencent même à faire leur réapparition. Mais là, de nouveau, l'idée chrétienne de l'égalité des hommes entre eux répugne à sacrifier les peuples les moins favorisés et sous-développés au profit des peuples hautement civilisés et riches. Il ne restait donc alors au problème de la surpopulation que deux solutions : c'étaient l'avortement et la contraception.

Le défaut de l'avortement est qu'il représente logiquement et moralement, un acte de violence, un meurtre, au même titre que la guerre, et dans un sens encore plus répugnant que la guerre, parce que si la guerre mettait en présence des adultes dans le cas de l'avortement il s'agit d'un véritable massacre des innocents. Entre un avortement et un infanticide, il n'y a en effet de différence que de quelques mois, voire de quelques semaines et une bonne dose d'hypocrisie.

Restait donc la contraception. Mais la mise en place de la contraception demandait déjà un certain développement intellectuel et une certaine richesse matérielle. C'était la nécessité pour des gens très peu informés, imbus de profondes idées religieuses de se soumettre à une médication journalière et, pour eux, onéreuse ou à des moyens mécaniques (stérilets) que beaucoup d'entre eux ne supportaient pas. Enfin tous ces procédés n'étaient pas dénués de danger.

Certes, il existe encore un moyen héroïque de contraception qui est la stérilisation définitive. Mais dans l'esprit de beaucoup, cette stérilisation représente une mutilation et les conséquences psychologiques étaient difficiles à déterminer. Que restait-il alors et le problème de la surpopulation est-il vraiment insoluble ?

Nous ne le pensons pas.

Nous pensons seulement qu'il faut reprendre le problème au début.

Nous avons vu que le point de départ de la surpopulation était le besoin inné, naturel qu'éprouvent les êtres humains de communiquer, de communier les uns avec les autres par un contact non seulement intellectuel, ou spirituel, qui s'avère insuffisant, mais par le contact charnel, plus précisément par le contact sexuel.

C'est une habitude pluri-millénaire — basée sur un instinct animal — mais seulement une habitude — qui veut que l'on ait toujours considéré ce contact, au point de vue moral, social, religieux, comme devant mettre en présence deux personnes de sexes opposés.

Nous savons maintenant l'impasse à laquelle une telle habitude a mené l'espèce humaine.

Toute la civilisation humaine est faite d'une lutte acharnée de l'esprit humain à lutter contre les habitudes acquises et contre les instincts animaux. Si le contact sexuel, avec sa conséquence, la reproduction, entre deux personnes de sexes opposés, avec sa conséquence la reproduction, était justifié à l'origine des temps pour assurer la perpétuation de l'espèce — il est évident que cela ne l'est plus lorsque cette perpétuation assure une prolifération qui met en danger la vie de l'espèce elle-même.

La question qui se pose alors est de rompre cette habitude, de rompre l'instinct animal.

Pourquoi le contact sexuel, si nécessaire à l'équilibre humain, doit-il continuer à mettre en présence deux personnes de sexes opposés, avec tous les dangers que cela représente pour la survie de l'espèce.

Pourquoi ne pas admettre avant qu'il ne soit trop tard que rien, absolument rien qu'une habitude millénaire et un instinct animal ne justifie l'hétéro-sexualité de notre civilisation.

Il est une vérité évidente : un être humain peut trouver auprès d'un ou de plusieurs êtres humains de même sexe que lui *tous* les agréments qu'il avait l'habitude de deman-

der à un être humain de sexe opposé — avec en plus l'avantage indéniable de ne pas procréer.

Nous avons été conditionnés dans un esprit hétérosexuel. On peut de même conditionner les générations futures dans un esprit homosexuel. Car n'importe qui ou plutôt tout le monde peut être homosexuel selon le milieu dans lequel il se développe. Il n'y a pas de dégoût inné pour l'homosexualité ; il n'y a qu'un dégoût acquis et souvent bien difficilement.

Ainsi l'homosexualité représente la forme la plus naturelle de la contraception. Elle ne fait appel à aucun moyen chimique ou physique. Elle ne met en péril à aucun moment la santé de l'individu.

La séparation raciale des sexes doit être la méthode la plus efficace de la lutte contre la surpopulation.

Utopie ? Pourquoi ? Est-il raisonnablement plus difficile de conquérir l'espace ou, par une éducation sexuelle bien dirigée, d'apprendre aux garçons à savoir satisfaire leurs appétits sexuels sans avoir recours aux filles et réciproquement ? Il y aurait certainement moins d'enfants d'une part et de l'autre, ce qui n'est pas négligeable, moins de ménages malheureux.

Car dans la majeure partie des ménages, que reste-t-il, après la période d'excitation génitale passée ?

Il ne reste rien que l'hypocrisie, la fatigue, l'habitude contre laquelle on essaie de lutter en se saoulant, en courant à droite, à gauche, en s'abrutissant de travail. Et qu'on ne vienne pas nous dire que les enfants sont un terrain de concorde pour les ménages...

Il est donc temps de démystifier la valeur idéale du couple hétérosexuel et de rendre aux groupements homosexuels leur véritable place dans une société nouvelle.

La civilisation qui vient sera homosexuelle ou ne sera pas.

LUCIEN FARRE.

CHRÉTIENS EN PSYCHIATRIE : *LES HOMOSEXUELS*

La revue trimestrielle *Chrétiens en psychiatrie* a consacré son numéro d'avril 1973 (N° 49) à l'homosexualité. Cette revue, peu connue du grand public, désire être une occasion de dialogue pour tous ceux qu'intéressent, à des titres divers, les maladies mentales ; les problèmes qu'elle expose, les articles qu'elle publie, sont écrits et pensés, comme le souligne le nom même de la revue, dans une perspective chrétienne. Philosophes, psychiatres, théologiens, psychanalystes, par exemple, collaborent à cette revue dans un esprit qui se veut ouvert et généreux. Soucieuse d'être un organe de recherche et de confrontation, la Rédaction de *Chrétiens en psychiatrie* n'entend pas faire nécessairement siennes toutes les opinions exprimées dans la revue ; les articles qu'elle accueille paraissent ainsi sous la responsabilité de leurs auteurs. C'est dire que le numéro qui nous retient ici est constitué de textes très différents les uns des autres et qui, s'ils procèdent d'une démarche qui se veut libérale et sans sectarisme, n'aboutissent pas pour autant à des conclusions identiques. Cette liberté de pensée et de ton donne à ces pages une réelle saveur. Un sous-titre expressif emprunté au livre, d'origine hollandaise, paru chez Fayard en 1972 traduit heureusement l'esprit qui va inspirer ce numéro de *Chrétiens en psychiatrie* : Les homosexuels, « Dieu les aime tels qu'ils sont ». Les articles sont courts et leur brièveté nous laisse souvent sur notre faim ; le lecteur sait mal s'il faut louer ici la concision ou blâmer plutôt le caractère parfois sommaire de ces pages. Ce qui est certain — et cela ne peut qu'être versé à l'actif de la revue en question — c'est que les textes publiés dans ce numéro d'avril 1972 sont clairs, dépris de tout jargon et ne cèdent jamais aux facilités d'un vocabulaire savant, mais obscur. Une excellente bibliographie, très complète et bien présentée, conclut heureusement l'ensemble de ces études ; elle ne retient, bien entendu, que les livres d'expression française, traductions comprises ; ce n'est déjà pas si mal.

Un article d'introduction signé par I. Froc, père catholique rédacteur de *Chrétiens en psychiatrie*, expose sobrement le sens et la portée d'une telle recherche sur l'homosexualité ; il le fait sans faux-fuyant et sans paternalisme non plus : « ... malgré l'ambiguïté dans laquelle est vécue et perçue l'homosexualité, nous voulons aider nos lecteurs à mieux accepter les homosexuels et les aider, eux, à mieux se comprendre » (p. 2). Voilà qui manifeste, au moins, de bonnes intentions. C'est le lieu de rappeler d'ailleurs que l'homosexuel ne tient absolument pas à être défini par son homosexualité et encore moins respecté malgré elle. Il ne demande ni pitié ni estime ; il veut être aimé et rencontré comme les autres, sans passer pour une bête rare ou curieuse.

Le premier article, du Dr Roger Gentis, s'intitule : *Homosexualité, psychiatrie, politique*. Le texte est incisif, vigoureux ; d'aucuns le trouveront excessif et outrancier, surtout s'ils accordent une importance démesurée à la citation qui l'introduit et qui affirme avec une provocation rabelaisienne : « Notre trou du cul est révolutionnaire. » Laissons cela de côté ; *Arcadie*, à juste titre, ne veut pas mêler son combat à des causes politiques, quand bien même certains de ses membres accepteraient-ils volontiers la thèse défendue par le Dr Gentis, selon laquelle la répression du désir homosexuel sert indirectement à maintenir le prétendu fondement « naturel » de l'ordre social de sociétés construites sur la réalité de la famille conjugale. Ce qui nous paraît essentiel dans l'article du Dr Gentis, c'est son exigence fondamentale : le refus de tenir l'homosexuel pour un malade relevant d'un traitement ou d'une rééducation, le refus de l'appellation de *perversion* qu'utilisent si souvent, à la suite de Freud, les psychanalystes. Constaté les liens qui peuvent exister entre l'homosexualité et le fait politique est une chose, lier nécessairement l'action en faveur des homosexuels à une lutte révolutionnaire en est une autre. Les options politiques sont si diverses, parmi les homophiles, que privilégier l'une d'entre elles reviendrait vite, avec la passion si souvent aveugle qui anime les discussions politiques, à diviser des hommes qui, incontestablement, ont besoin d'être unis pour être entendus et pour lesquels le dicton fameux « l'union fait la force » est plus vrai que pour quiconque.

Le deuxième article, signé par C. Le Moing, relate très simplement une « triste » aventure entre un homosexuel

et un adolescent qui ne l'est pas. Ce texte n'appelle aucun commentaire particulier ; il est loyal et écarte tout ce qui, de près ou de loin, relève de préjugés et catégories définitives : il cherche en fin de compte à retrouver dans l'homosexuel simplement — mais ce n'est pas si simple — l'homme. Le troisième article nous apporte aussi l'exemple d'un cas précis : *Marc ou le désir tragique*. L'auteur, Janine de la Robertie, est psychanalyste. Elle s'interroge, dans une recherche très intéressante, sur les vocables « normal » et « anormal ». Qu'est-ce qui est normal, les couples hétérosexuels sont-ils normaux, les couples normaux sont-ils hétérosexuels ? Ce rejet des étiquettes est très salubre et défendu ici avec une ferveur chaleureuse qui appelle une réelle sympathie. L'homosexuel n'est pas un fou, un malade, un anormal ; il serait plutôt, selon l'auteur, celui qui dérange, qui met en question, parce qu'il « met en plein jour ce côté nié, renié par chacun » (p. 12). Cette analyse délicate constitue d'ailleurs une excellente introduction à l'article du Dr Bernard Auriol qui la suit : *Raisons d'une attitude ségrégative*. L'auteur insiste là avec raison sur la bisexualité qui nous habite tous. Mettre les homosexuels (que le Dr Auriol désigne fort pertinemment par le terme d'homophiles) en prison ou les enfermer dans des hôpitaux psychiatriques, n'est-ce pas finalement donner une « forme sociale » à ce qui n'est bien souvent qu'un refoulement de tendances homosexuelles et méconnues qui sont les nôtres ? L'homophilie existe, plus ou moins acceptée et ignorée, chez *tous* les hétérosexuels. « Rejeter l'homosexualité en rejetant l'homosexuel vise à se rassurer à propos de la solidité du rejet qu'on en fait en soi » (p. 15).

Normal, anormal ? Ces notions, dans une perspective humaine et existentielle, ne sauraient recevoir de la biologie, du monde animal, leur substance. Dans la mesure où le propre de l'être humain est de se construire, de réaliser en lui une personne unique, singulière, irremplaçable, le normal, le fait d'être comme les autres est en réalité tout à fait anormal. La protestation, plus personnaliste qu'individualiste, d'un Nietzsche ou d'un Gide garde ici toute sa valeur. Être normal, ce n'est pas, dans un univers humain, être comme les autres, ce n'est pas non plus en être différent, c'est *s'accepter* différent. Un fou qui vient vous dire « je suis fou » n'est plus fou. Un homosexuel, qui s'accepte tel, est normal. Un hétérosexuel qui refoule en lui son homosexualité est anormal. On ne peut définir la normalité

que dans le cadre d'une pensée qui prend en considération la conscience et la volonté du sujet et cherche l'homme là où il assume et non là où il répète, imite, reproduit. La chose, en quelque sorte, se définit par son genre prochain et la personne humaine par sa différence spécifique.

Ces quelques considérations personnelles nous conduisent tout naturellement à l'article de Fr. Albert Plé intitulé : *Le point de vue de la foi*. Ce point de vue qui devrait être le plus intelligent, puisqu'éclairé par l'Évangile et un Dieu d'amour, le plus ferme, puisqu'inspiré par un souci de vérité, est hélas — et cela ne nous étonne pas, ne nous étonne plus — le plus confus et le moins ouvert de tous les textes de la revue. Le signataire de ces lignes *essaye*, sans grand succès, de regarder certains textes bibliques d'un œil critique en les replaçant dans leur contexte historique et sociologique, mais il retire aussitôt d'une main ce qu'il accorde de l'autre et cela n'est pas pour nous surprendre : la tradition chrétienne ménage la chèvre et le chou depuis si longtemps que certains ont fini par la confondre avec ce que l'on appelle « le jésuitisme ». En effet, l'auteur, après avoir rappelé combien il fallait être prudent dans l'interprétation exégétique des textes bibliques, enchaîne aussitôt en écrivant en conclusion de la première partie de son article intitulée *La Bible et la tradition* : « Cela n'enlève rien de fondamental à la réprobation de cette pratique (l'homosexualité), mais la relativise cependant en fonction des divers milieux socio-culturels et religieux » (p. 20). Qui ne voit ici où se loge la prudence ? Dans une deuxième section (*La morale naturelle*) l'auteur prend, là aussi sans succès aucun, des distances vis-à-vis des lois de nature dont l'Eglise croit pouvoir s'inspirer pour édifier son éthique. Fr. Albert Plé écrit très justement que l'application de ce principe est « périlleuse » car il est « fort difficile de distinguer les lois de la nature humaine de ce qu'il est convenu d'appeler la culture, ou plutôt les cultures » (p. 20). Pourquoi diable retient-il alors comme valable ensuite le principe d'une « morale naturelle » dont chacun sait aujourd'hui qu'elle voudrait finalement réduire les relations sexuelles humaines à une question d'élevage ? Pourquoi l'auteur s'appuie-t-il dans sa démonstration sur des citations de saint Thomas d'Aquin (xiii^e siècle !) qui reste précisément le père de cette « théologie naturelle » qu'on semblait pourtant contester quelques lignes plus haut ? On ne s'étonne plus alors de découvrir sous la plume de l'auteur

que l'anatomie et la biologie « confirment » la « normalité » des relations hétérosexuelles (p. 21) ; un peu plus loin apparaissent — bien entendu — dans une citation de saint Thomas il est vrai, les mots de « péché » et de « maladie ». C'en est trop et nous conseillons à l'auteur de cet article confus de relire pour son plus grand profit les autres articles de la revue *Chrétiens en psychiatrie* nettement plus intelligents que le sien et, surtout, dans *L'univers homosexuel* de Martin Hoffman (Robert Laffont) les pages 125 à 139 : *Le crime contre nature* ; c'est là, du point de vue historique, théologique et philosophique, une excellente mise au point qui remet les choses à leur place. A une époque où la plupart des philosophes s'interrogent avec sérieux sur l'existence d'une *nature* humaine, il est assez léger, pour ne pas dire ridicule, de discuter encore de l'homosexualité en regard de ces notions contestables que sont le droit naturel, la morale naturelle, la théologie naturelle. Au moins faudrait-il le faire avec plus de discernement. Remarquons, pour conclure à ce sujet, que l'auteur estime, pour différentes raisons facilement imaginables, que les homosexuels ont plus de peine que les hétérosexuels à vivre un amour « stable ». Nous n'en sommes pas si sûr. Derrière l'institution du mariage, de la famille, se cachent, *le plus souvent*, d'après ce que nous enseigne notre expérience, des amours mortes ou moribondes qui sauvent la face, parfois les enfants et les meubles : un divorce peut traumatiser et coûte cher. Non, il n'y a pas plus d'amours vraies et durables chez les hétérosexuels que chez les homosexuels ; simplement, l'homosexuel n'étant pas prisonnier de l'institution du mariage, se trouve plus facilement libre vis-à-vis de l'hypocrisie que constitue un couple qui n'en est plus un. Nous sommes au regret de dire à l'auteur de l'article en question que nous devons, selon lui, nous inscrire dans une catégorie constituée par des êtres qui n'existent pas, puisqu'il écrit : « ... on ne peut pas ne pas penser que l'homosexualité est un mal moral » (p. 22). Comme nous ne le pensons pas et que pourtant on ne peut pas ne pas le penser, alors nous n'existons pas. Il est toujours facile de réfuter un adversaire ou un contradicteur éventuel en le supprimant.

Le dernier article, de I. Gernigon, est intéressant, vivant ; il stimule la réflexion et le fait dans un esprit d'humilité absolument exceptionnel : *Dieu les aime tels qu'ils sont*. Sans insister sur certains détails qui nous y déplaisent

(une définition fautive de « l'homophilie » par rapport à « l'homosexualité », p. 24, une interrogation qui nous gêne : Une prévention est-elle possible ? p. 25), retenons une volonté positive de voir en l'homosexuel un homme normal et qui doit, comme chacun, s'accepter tel qu'il est, une compréhension généreuse d'une réalité le plus souvent écartée avec horreur : le couple homosexuel, une visée spirituelle réaliste qui refuse, à la suite du Christ des Evangiles, de juger. Nous sommes de ceux qui pensent que Jésus ne condamnerait que ceux qui condamnent et il est indispensable de rappeler que l'Evangile ne souffle mot de l'homosexualité. Si l'Evangile est véritablement le cœur de la Bible, alors son silence est singulièrement parlant, et tout chrétien véritable sait la richesse, la générosité, la dignité du silence. Nous sommes reconnaissants à cet article d'énumérer, en les stigmatisant, les préjugés traditionnels qui permettent le plus souvent de condamner l'homosexualité : l'homosexualité n'existerait que chez les hommes (le sexe masculin), les homosexuels seraient tous des efféminés, des pédérastes exclusivement amoureux de jeunes garçons ; le besoin sexuel des homosexuels serait plus violent que celui des hétérosexuels ; ils formeraient entre eux une franc-maçonnerie, seraient plus disposés que les autres hommes à la criminalité ; les reconnaître et accepter c'est se vouer à les voir se multiplier ; il suffit de *vouloir* pour changer ; les mineurs sont menacés par des influences pernicieuses. Oui, autant de convictions qui ne reposent sur aucun fondement solide et sérieux et qui s'évanouissent pour quiconque veut bien parler de l'homosexualité en connaissance de cause.

La lecture de ce numéro 49 de la revue *Chrétiens en psychiatrie* nous permet de découvrir, une fois de plus, que l'homosexuel n'est pas un homme *à part*, mais un homme *à part entière*. Si tous s'accordaient là-dessus, un grand chemin serait parcouru et beaucoup d'hommes connaîtraient alors la fin d'un voyage qui ne les conduit que trop souvent au bout de la nuit parce qu'ils ont honnêtement voulu aller au bout de la vérité, de leur vérité. Fidélité, fidélité, oui, mais fidélité à soi-même d'abord.

ROLAND NICOLAS.

DON CARLOS,

ÉNIGME HISTORIQUE (fin) (1)

Le drame se nouait sans hâte, selon le rythme lent de la cour d'Espagne. Le 17 janvier 1568, Don Carlos se rendit à l'Escorial et y rencontra son père. Le 18, ils entendirent la messe ensemble. Quel abîme de dissimulation que cette messe en commun entre ces deux êtres ! Don Carlos, persuadé que Philippe II était au courant de l'affaire de la confession au couvent de Saint-Jérôme, s'attendait à être arrêté d'un moment à l'autre, et avait demandé au Surintendant des Postes, Don Raimundo de Taxis, de lui préparer des chevaux pour fuir. Philippe II, de son côté, avait donné l'ordre à Don Rodrigo de Mendoza et au comte de Lerma de rendre inutilisable la serrure de la chambre du prince.

La nuit venue, le roi enfila une cote de mailles sous son pourpoint et prit en main une épée nue. Accompagné du prince d'Eboli, du duc de Feria, de Don Antonio de Toledo et de Don Luis de Quijada, il s'avança dans le corridor de son appartement, où le rejoignirent Don Pedro Manuel et Don Diego de Acuña, ainsi que deux valets de chambre munis de clous et de marteaux. Neuf hommes vêtus de noir, dans l'ombre des couloirs de l'Escorial. Parmi eux, pas un médecin, ce qui prouve bien qu'il ne s'agissait pas d'aller chez un fou, mais bien chez un criminel.

La porte de la chambre de Don Carlos s'ouvre silencieusement. Le prince est allongé sur son lit, appuyé sur le coude. « Qui va là ? » s'écrie-t-il. Le prince d'Eboli répond : « Le Conseil d'Etat. » — N'oublions pas que le Président du Conseil d'Etat n'était autre que le Grand Inquisiteur, cardinal Espinosa. A ce moment, Don Carlos se précipite vers la table où se trouvaient ses armes ; mais un valet de

(1) Voir *Arcadie*, n° 234 et n° 235-236.

chambre les avait déjà enlevées. Alors le roi s'avance et le prince crie : « Votre Majesté est-elle venue pour m'emprisonner ou pour me tuer ? » Une fois de plus, Philippe II ment. « Ni l'un ni l'autre. Tout ce qui se fera sera pour votre bien. »

Pendant ce temps, les valets emportent tout ce qui se trouvait dans la chambre et clouent portes et fenêtres. Don Carlos, constatant que son père a menti, se jette à ses pieds et le supplie de le tuer plutôt que de lui ôter la liberté. Le roi répond froidement : « Ce serait une folie. » Le prince tente de se jeter dans les flammes de la cheminée, mais Don Antonio de Toledo le retient.

Et alors, voyant toute tentative de résistance inutile, le pauvre Carlos a cette phrase, qui nous émeut encore quatre siècle après : « Je ne suis pas fou », dit-il, « mais désespéré » ; et il accuse son père d'être la cause de son désespoir. Philippe II l'enveloppe d'un regard glacé et réplique : « A partir de ce moment, je ne vous considère plus comme un fils, mais comme un sujet révolté » ; puis il sort. Le prince reste seul dans sa chambre que le froid envahit — le feu est éteint maintenant. Seuls restent à son service Don Rodriguo de Mendoza et le comte de Lerma.

Ainsi s'est achevé le second acte de la tragédie. Le roi, selon l'archevêque de Rossano, fait preuve « d'une présence d'esprit et d'une tranquillité d'âme extraordinaires ».

Parvenus à ce point, nous devons répondre à la question qui pèse sur toute l'affaire : oui ou non, Don Carlos était-il fou ? Philippe II, cela est évident, le traita beaucoup plus comme un rebelle que comme un fou ; beaucoup plus comme un ennemi que comme un malade. Toutes les paroles du prince prouvent qu'il était en pleine possession de sa raison. Mais le système reste entier : quelle était la nature de l'offense commise contre le roi ? s'agissait-il d'une offense politique ? ou du crime de sodomie ?

Une phrase peut-être nous donne une lueur de compréhension : « Je ne suis pas fou, mais désespéré. » Si le crime qui lui était reproché était d'ordre politique ou religieux, Don Carlos aurait pu se dire incompris, brimé, révolté, mais pas « désespéré ». Il ne pouvait comprendre qu'on l'empêche d'aimer selon sa nature, qu'on surveille sa vie privée, qu'on le sépare de ses amis, qu'on lui reproche d'être ce qu'il était. C'est cela qui le plongeait dans le désespoir.

Mais, maintenant que le prince était prisonnier, qu'allait faire le roi ? Selon l'historien Cabrera, il eut l'intention

de faire comparaître Don Carlos devant un tribunal composé du cardinal Espinosa, du prince d'Eboli et de l'avocat Briviesca. Il fit rechercher les archives du procès que, un siècle plus tôt, le roi d'Aragon Jean II avait intenté à son fils le prince de Viane, accusé de trahison. S'agissait-il d'accoutumer l'opinion publique à l'idée d'une condamnation pour raisons politiques ? Mais Philippe II ne pouvait révéler au monde que son fils était homosexuel. Encore de nos jours, il y a bien des pères qui préféreraient voir leur fils enfermé dans une maison de fous ou condamné pour haute trahison plutôt que de révéler son homosexualité. Nous pouvons être certains que si le « crime » de Don Carlos avait vraiment été, comme on l'a prétendu, la trahison ou l'adhésion au protestantisme, le roi Philippe II, toujours si méticuleux et si précis, en aurait fourni les preuves lors d'un procès public qui l'aurait justifié devant sa conscience et devant l'histoire.

La nouvelle de l'emprisonnement du prince se répandit dans toute l'Europe. En Espagne, la reine Isabelle et la princesse Juana, qui le connaissaient intimement, pleurèrent « inconsolablement », mais ni l'une ni l'autre n'osèrent dire un mot au roi. Il est évident que des femmes aussi pieuses, aussi attachées à la monarchie, n'auraient pleuré ni pour un traître ni pour un protestant. Quant au péché de sodomie, elles ne pouvaient en avoir connaissance ; aussi pleuraient-elles sans comprendre ce qui s'était passé. Selon une lettre de l'ambassadeur Fourquevaux à Catherine de Médicis, la jeune reine passa plusieurs jours à pleurer. « tant que le roi lui interdit de pleurer davantage ». Remarquons l'expression : Philippe II n'essaie pas de la consoler ou de lui expliquer les raisons de l'emprisonnement de Carlos. Simplement, il lui interdit de pleurer, parce qu'il ne peut supporter que sa femme pleure pour un homosexuel condamné par Dieu.

Vis-à-vis des cours européennes, il fallait quand même donner quelques explications. Philippe II envoya aux différents souverains une lettre ambiguë, où il parlait de ses devoirs envers Dieu et envers la religion. Mais à sa sœur, l'impératrice Marie, il écrivit avec un peu plus de précision : « Je voudrais, pour la plus grande satisfaction de Votre Altesse, vous informer avec pleine franchise de la vie et des actions du prince, et du degré auquel il a poussé la désobéissance et le désordre. » (Notons les mots : les *actions* du prince, le *désordre*.) Plus loin, il ajoute : « Ses actions

ont confirmé si pleinement l'idée que je m'étais faite, depuis de nombreuses années, de son caractère, de sa nature, de ses défauts, que je me suis vu obligé à penser à l'avenir et à agir en fonction du service de Dieu et du bien de mes Etats. » Le roi insiste sur le même thème en écrivant au duc d'Albe : « Vous connaissez bien le caractère et la nature de mon fils... Depuis votre départ, le prince est allé si loin sur la voie des désordres et s'est livré à des actions si singulières et de si grande gravité que j'ai dû me résoudre à le faire enfermer dans ses appartements. »

S'il s'était agi de folie, il aurait été facile de le dire pour justifier les mesures prises ; mais nulle part cela n'est dit, ni même suggéré. Il n'est question que d'*actions* et de *désordres*. De même, si la cause de l'emprisonnement de Don Carlos était la trahison ou l'adhésion au protestantisme, pourquoi ne pas le dire franchement au duc d'Albe ou à l'impératrice Marie ? Mais non : tout ce que Philippe II trouve à dire, c'est que Carlos « s'est livré à des actions si singulières et de si grande gravité » qu'il n'ose même pas les désigner de façon plus précise.

Malgré tout, l'empereur Maximilien d'Autriche — le propre époux de l'impératrice Marie — ne s'estima pas convaincu. Il envoya à Philippe II un message spécial pour exiger des éclaircissements, avec mission de voir le prince dans sa prison. Philippe était dès lors obligé de donner quelques précisions, assez claires malgré le style entortillé : « Les défauts dont, pour mes péchés, Dieu a permis qu'ils se trouvent réunis dans le prince... » et, plus loin : « la réclusion du prince n'a eu pour motif, comme le comprendra Votre Altesse, aucune faute en matière de religion, ni aucun crime commis contre moi ». Alors ? si ce n'est pas un crime contre le roi, quel crime peut être assez grave pour justifier l'incarcération d'un prince royal, sinon un crime contre Dieu — et, au premier chef, celui de sodomie (puisque'il ne s'agit pas, Philippe II est formel, de « faute en matière de religion ») ?

Six mois. Six mois que vécut Carlos dans sa prison. Comment les passa-t-il, ces cent quatre-vingt-onze journées de captivité et de désespoir ? Selon les historiens favorables à Philippe II, il chercha à se suicider, dormant en plein froid, marchant pieds nus sur les dalles glacées sur lesquelles il répandait de l'eau pour la faire geler, refusant de manger, ou se nourrissant de fruits, ou encore tentant d'avaler un bijou d'or. Racontars que tout cela ; mais, si

c'était vrai, n'est-ce pas à la cruauté de celui qui le soumettait à cette épreuve qu'il faudrait s'en prendre ? Dès cette époque, l'attitude des gardiens fut critiquée. Il sembla à beaucoup de gens qu'on aurait pu remédier aux « désordres » du prince par la persuasion ou la douceur.

Et cela nous amène à évoquer un troublant aspect de cette captivité : celui de la confession de Don Carlos. Bien que reclus et privé de toute liberté, il se refusa longuement à se confesser et à communier. Pourquoi ? fût-ce à cause de l'histoire de la confession au couvent de Saint-Jérôme ? ou parce qu'il savait que, tant qu'il serait en état de péché mortel, son père n'oserait pas le faire assassiner ? (Philippe II, en effet, mettait la plus grande conscience à ce que tous les condamnés à mort se confessent et communient avant leur exécution, afin que, « perdant leur corps, ils ne perdent pas aussi leur âme ».) Enfin, Carlos accepta de se confesser. Aussitôt on lui envoya le frère Diego de Chaves qui, paraît-il, fit des difficultés pour lui accorder l'absolution. Pour explication officielle, on alléguait qu'il était impossible de donner la communion à un homme en état de démence ; mais nous savons que Don Carlos n'était pas fou, et qu'à aucun moment Philippe II ne prétendit qu'il l'était. Il est bien plus vraisemblable que l'absolution fut refusée, ou du moins retardée, à cause de l'abominable péché de sodomie, que de nos jours encore beaucoup de prêtres hésitent à absoudre. Finalement, le moine se laissa fléchir, et Don Carlos reçut l'Eucharistie.

Quelques jours plus tard, le roi changea tous les gentilhommes qui étaient au service du prisonnier ; parmi eux se trouvait un jeune homme nommé Don Rodrigo de Mendoza, « pour lequel le prince s'était pris d'affection dans les derniers temps de sa liberté ». En le quittant, Carlos le serra dans ses bras. « Don Rodrigo », dit-il en sanglotant, « je ne peux vous dire quel chagrin j'ai de ne pas vous avoir donné de plus grandes preuves de l'amitié que j'ai et que j'aurai toujours pour vous. Je souhaite que Dieu me donne un jour le moyen de réparer cette faute ».

Mais Dieu ne devait pas lui donner cette consolation. Le 15 juillet, le prince fut pris de malaise. Le docteur Olivares lui donna un remède, qu'il se refusa à avaler, sans doute par peur d'être empoisonné. Au bout de quatre jours de vomissements, il fut au plus mal. Le 22, il fit son testament — preuve qu'il n'était pas considéré comme fou, puisqu'un fou ne peut rester. Il demanda à voir son père, qui

refusa de venir. Puis il entra en agonie, une longue et terrible agonie, au cours de laquelle on l'entendit dire : « Pas encore ! pas encore ! » Le 28 juillet il ouvrit les yeux et demanda : « Quelle heure est-il ? » Quelques instants plus tard, il répéta, comme son aïeul l'empereur Charles-Quint : « C'est l'heure. Mon père, aidez-moi. » Il remit son âme à Dieu le 29 juillet 1568 à une heure du matin, à l'âge de vingt-huit ans, héritier triste et désespéré du plus grand empire du monde.

Lorsque cette mort fut connue, il courut dans le public, selon le mot de Nobili, « divers bruits et racontars ». Treize ans plus tard, dans l'*Apologie* du prince d'Orange, apparut pour la première fois imprimée l'accusation contre Philippe II d'avoir fait périr son fils. Plus tard, le secrétaire de Philippe, Antonio Pérez, brouillé avec son maître, affirma que Don Carlos avait été condamné par l'Inquisition et que le roi avait approuvé la sentence, bien que « Dieu seul sache au prix de quels tourments et de quelle violence il avait pu vaincre en lui la force de l'amour paternel ». Antonio Pérez, certes, n'est pas à croire aveuglément quand il lance des accusations contre son ancien maître, qu'il poursuivait de sa haine à la suite d'une ténébreuse affaire criminelle où il était soupçonné d'avoir trempé ; mais il dit parfois la vérité, et dans ce cas particulier il n'y a pas de raison de ne pas le croire. Il est plus que vraisemblable, en effet, que c'est l'Inquisition qui fut à l'origine du drame de Don Carlos. Après l'avoir condamné pour sodomie — sentence qui ne pouvait être rendue publique — elle obtint du roi qu'il l'enferme dans une prison perpétuelle, à défaut de pouvoir le faire monter au bûcher comme un vulgaire condamné. Le fanatisme et la cruauté de Philippe II, dès qu'il était question de la foi et des mœurs, sont bien connus. Rappelons-nous que, lors d'un autodafé à Sesa, quelques années auparavant, il avait déclaré à un condamné qui implorait sa clémence : « J'apporterais du bois pour brûler mon propre fils s'il était aussi criminel que vous. » Il se considérait comme le représentant de Dieu sur la terre et apportait, à défendre sa cause, une dureté « avec des profondeurs peu chrétiennes », selon le mot d'un de ses historiens.

Il n'est donc pas tellement important de savoir si Philippe II fit, matériellement, tuer son fils ; moralement, il l'avait condamné et rayé du monde des vivants. Une fois Carlos confessé et absous, il pouvait le faire mourir sans

risque pour le salut de son âme. Ce qu'il pensait de la sodomie, nous le savons : en 1598 — trente ans donc après le drame de Don Carlos — il publia un édit dans lequel il décidait que, pour condamner un homme à mort pour ce crime, il suffisait de trois accusations portées par trois personnes différentes, à condition que ces personnes ne fussent pas les « ennemis déclarés » de l'accusé.

Peut-être pensait-il, en promulguant cette loi sauvage, à son fils, condamné trente ans plus tôt pour ce même crime, lui aussi, sur de simples accusations sans preuves... ?

On dira peut-être que, nous aussi, nous interprétons sans preuves la destinée de Don Carlos comme une destinée homosexuelle. Certes, s'il y a eu des preuves à l'époque, Philippe II s'est certainement arrangé pour qu'elles disparaissent, pour éviter le déshonneur de la Couronne d'Espagne. Mais nous croyons que tous les éléments que nous avons exposés au cours de cette étude sont suffisants, à tout le moins, pour une forte présomption de vraisemblance en faveur de notre thèse. Don Carlos ne fut pas condamné pour hérésie ni pour haute trahison : Philippe II le dit nettement dans sa lettre à l'empereur Maximilien. Il ne fut pas non plus enfermé pour cause de folie : tout ce que nous avons rapporté le prouve. Alors ? Alors, il reste les « désordres », les « défauts », les « actions si singulières et de si grande gravité » auxquels font allusion les témoignages d'époque. Pour entraîner la condamnation et la mort d'un prince royal, il fallait que ce fussent des « désordres » d'une horreur exceptionnelle. Et, dans l'optique des hommes de cette époque, le crime inexpiable, abominable entre tous, c'est bien la sodomie, le crime « qui ne doit pas même être nommé ».

Cette interprétation des faits se heurte-t-elle à une impossibilité quelconque ? Non ; au contraire. L'histoire de ce jeune homme, mort à vingt-huit ans, ne comporte aucun nom de femme, si ce n'est celui de l'anonyme fille du concierge du palais d'Alcalá de Henares qu'il allait retrouver lorsqu'il tomba dans l'escalier. En revanche, que de nom de garçons dans sa vie ! l'acteur Cisneros, le comte de Gelves, Juan Esteves de Lobón, Don Rodrigo de Mendoza... Et son père, et l'Inquisition, ne cessaient de le séparer de ces amis, comme de ce jeune Français qui avait de « mauvaises mœurs ». Et toutes ces phrases mystérieuses, semi-obscurcs, sur la vie privée du prince, qui courent sous la plume des témoins de sa vie. Et cette haine inexplicable,

atroce, entre le père et le fils. Et ce désir fou de fuir l'Espagne, de trouver la liberté, d'échapper à la surveillance de l'Inquisition. Et cette extravagante histoire de la confession au monastère de Saint-Jérôme et du refus d'absolution. Tout cela concorde, tout cela aboutit au même mot comme clef de l'énigme : sodomie.

Je n'ai pas la prétention d'avoir apporté des preuves absolues. Le mystère autour de la figure de Don Carlos reste et restera impénétrable. Mais l'explication que je propose est, plus que toute autre, compatible avec ces mots effrayants, qui nous font encore frémir après quatre siècles : « Je ne suis pas fou, je suis désespéré. »

Désespéré de se voir persécuté, espionné, accusé, condamné, privé d'absolution, privé d'amour et de liberté. Pour combien d'homosexuels, à travers l'histoire, ce désespoir n'a-t-il pas été le fond même de leur destinée ? Le drame de Don Carlos, ce fut d'être le prince héritier d'Espagne, en un siècle de fanatisme et d'intolérance, avec pour père le souverain le plus froid, le plus intransigeant, le plus dur qui fut jamais. Philippe II avait en mains toutes les cartes gagnantes ; Don Carlos, toutes les perdantes. Mais, entre le père et le fils, ma sympathie va au second, car si le père passa sa vie à opprimer les hommes, le malheureux prince ne put jamais, quant à lui, que souffrir — et mourir.

JUAN GARCIA.

ZIDORE ANGELUS

(Jean-Pierre Maurice en Arcadie)

LE FADA

Un roman gai comme un rayon de soleil et qui prolongera vos vacances.

244 p. — Pour les Arcadien : 20 F au lieu de 25 F

COMMANDER A ARCADIE

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 29 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

La bonne parole.

En septembre, sous la pluie..., mois préféré de quelques-uns, dont je suis..., les violons de l'automne, les premiers feux de bois et les paresseuses au lit... et puis, un matin, ces mini-nouvelles que je voudrais aussi brèves et légères que possible pour ne point accentuer les délectations moroses d'après-vacances.

Faisons le point car les coupures s'accumulent sur mon bureau.

Il nous faut commencer, à tout seigneur tout honneur, par un article important et sérieux que « la revue internationale des rapports humains » *Union* s'honore d'avoir publié dans son n° 13 de juillet, qui est une interview d'André Baudry par le Dr Michel Meignant et qui s'intitule : « La Réalité Homosexuelle » (il n'est pas trop tard pour vous le procurer si vous ne l'avez déjà lu).

Important, certes, parce que *Union* est une revue hétéro qui tire à 350 000 et touche un vaste public mais important surtout parce que André Baudry fait le point sur des aspects de l'homo qui nous sont familiers sans pour autant être à l'immense majorité des « autres » : assimiler l'homosexualité à une maladie est une aberration — ni calfeutrés entre eux, ni repliés sur eux-mêmes — aucun entraînement involontaire mais une réalité complexe — abroger les lois actuellement en vigueur et la discrimination...

C'était une gageure de dire l'essentiel en si peu. Pour ma part, je ne vois qu'une seule omission : la différence fondamentale et généralement ignorée qu'il y a entre le fait sexuel de l'homosexualité et l'homophilie. Il est, à mon

humble avis, très important que l'on sache qu'il peut y avoir aussi chez nous des homosexuels chastes ou qui subliment leur passion et « attachent leur chariot à une étoile » pour des motifs divers, mystiques ou profanes.

Il est vrai que la question n'a pas été posée par le Dr Meignan et c'est dommage... mais peut-être l'ignorait-il ?

Que d'hommes ! Que d'hommes !

Le n° 13 (décidément, c'est un bon chiffre) de *Nous, les Hommes* nous gâte en publiant (photos à l'appui) une interview du bel acteur Jean-Claude Bois qui évolua récemment au Château d'Eau sans être une ondine si j'en crois ses propos (« les femmes sont formidables », je lui laisse l'entière responsabilité de cette affirmation choquante), plus un fesse à fesse Bouttier-Ménétrey plein de promesses plus, pour les amateurs de rahat-loukoums, un long dialogue avec Saïd, ouvrier marocain de vingt ans, né à Essaouira, 1,80 m, vigueur athlétique, souriant et éveillé, monokini attrayant sur fond bronzé...

Il nous confie qu'il aborde difficilement les Françaises (contrairement aux Africains noirs) mais que des Français l'ont présenté à des amis, des relations qui, sans doute dans le but d'agrandir leur cercle, l'ont emmené « à la campagne, au théâtre ».

— Ces amitiés n'étaient-elles pas parfois un peu intéressées à des titres divers, demande, minette de rien, le journaliste ?

Réponse : « Vous voulez dire que ces gens avaient envie de coucher avec moi ? Quelques-uns oui. N'importe comment, au Maroc, on aime bien l'amour. Beaucoup de jeunes ne pensent même qu'à ça. Alors, on va pas s'affoler si on a envie de prendre avec vous quelque chose qu'il est agréable de partager. On ne fait pas d'histoire. Chacun a son droit au plaisir. »

— Crois-tu que le Prophète a dit ça ?

Réponse : « Mohamed a dit : « Le cherché et celui qui cherche sont faits de la même lumière. »

Je ne sais ce qu'en pense Mohamed mais les mohameds du Maroc, d'où j'arrive avec cinq compagnons arcadiens, y étant allé, comme chaque année, pour une petite cure de jouvence et de soleil, sont très lumineux, c'est incontestable.

L'ennuyeux c'est que, denrée périssable, ils ne supportent pas l'exportation !

Mi-figue - mi-raisin.

Toujours à la pointe de l'événement, *France-Dimanche*, à la suite des *Rois maudits*, nous chuchote que Jeanne d'Arc était moitié femme et moitié homme.

Un pamplemousse comme qui dirait. On s'en doutait un peu.

C'est égal, la Pucelle d'Orléans inscrite en Arcadie ? On aura vraiment tout vu !

Raphaëlle Soriana devrait se pencher sur la question.

*
**

Dans la foulée, un article beaucoup plus sérieux de Philippe Erlanger dans *Historia*. Il réhabilite « Monsieur, frère du Roi » et en fait le grand-père de l'Europe.

U.N.E.S.C.O.

« Mme Bass présente les nouveaux supports de l'éducation sexuelle... dans le style qui leur est cher, illustrations à l'appui, formule tenant à la fois de *Charlie-Hebdo* et de *Hara-Kiri*. On y apprend que « chacun doit choisir sans complexe la vie sexuelle qui lui convient », « dix pour cent de la population est homosexuelle » (ça augmente comme les prix), « la masturbation n'a pas d'inconvénients pour autant qu'elle soit voulue et non impulsive » (*Le Monde*, 12-7-1973).

L'Unesco, qu'ès aco ?

*
**

Hygiène pour qui ?

« Inculpé d'outrage public à la pudeur, J.P.J., vingt-deux ans..., a été condamné à un an de prison dont six mois avec sursis et mise à l'épreuve de cinq ans comportant l'obligation de se soumettre régulièrement aux consultations de l'hygiène mentale » (*La Charente Libre*).

Ça commence par la douche, ça finit par le four.

*
**

Chez Ouin-Ouin.

« Récidiviste des délits sexuels, un jeune homme soumis à un traitement médical... Les pilules se prennent deux fois par jour » (Zurich, *Correspondance Figaro*).

Mais de quelles pilules s'agit-il ?

*
**

Sous le signe d'Uranus.

Orléans. « L'astrologue qui avait tué son ami a été condamné à douze ans de réclusion criminelle. »

Il n'avait pas prévu cela !

« On nous avait parlé d'un mage mystique, homosexuel et torturé et voilà qu'entre dans le box un bonhomme placide à la quarantaine rondouillarde ! » (Envoyé spécial de *l'Aurore*, 31-1-1973.)

Hé oui, cher confrère, les homos n'ont pas un œil au milieu du front. Difficile de s'y faire, hein ?

*
**

Petit procès.

A Marseille. « Visiblement personne n'a envie de s'acharner sur Antonio (dix-huit ans) qui se prostitue pour acheter de la drogue..., sa sœur aînée élève ses frères et sœurs avec un dévouement exemplaire... Oui, Antonio est homosexuel, monsieur de président, il est né comme cela... Paternel, le président du tribunal le sermonne brièvement : « C'est à vous de ne plus faire l'imbécile et d'arrêter de vous droguer. Vous n'avez plus qu'à vous trouver du travail. » Antonio hoche la tête affirmativement : « Oui, monsieur, oui monsieur. » Il quitte la salle, épanoui, avec sa sœur. Le tout aura duré dix minutes » (*Le Monde*, 18-1-1973.)

Une Justice débarrassée du bandeau de ses préjugés !

*
**

Ballets bleus.

A Marseille toujours. « Chaque dimanche après-midi, un homme conduisant une Mercedes portant la plaque du corps consulaire racolait de jeunes garçons de onze à dix-sept ans dans le quartier Bonneveine (non, ce n'est pas une galéjade mais une école de jockeys). Il est conduisait ensuite dans une villa toute proche. Les jeunes gens recevaient, pour se soumettre à ses exigences, des sommes variant de dix à 15 francs. Ce manège durait depuis plus de deux mois et le diplomate était un récidiviste » (*Sud-Ouest*, 3-3-1973)

Eh bien, que pensez-vous qu'il arriva ? Le diplomate fut simplement « rappelé » dans son pays d'origine voisin de la France. Y aurait-il donc deux poids et deux mesures en ce qui concerne des faits identiques ?

Le plus curieux de l'affaire, c'est la façon dont les autorités furent alertées : une confidence d'un jeune élève à un professeur de C.E.T. pendant un cours d'éducation sexuelle !

C'est ainsi que fut découvert le pot aux roses....

*
**

La victoire de Poitiers.

« Lorsque les policiers ont surgi dans le square, il y avait une dizaine de ces messieurs-dames apparemment très surpris d'être ainsi importunés en plein marivaudage... Un policier confiait : on serait fort surpris si la liste nominale de ces individus (*sic*) était rendue publique. Il y avait dans le lot des gens que l'on serait étonné de savoir de cette espèce. Entre autres, un enseignant de... » (*Centre-Presse*).

Il ne fait pas bon aller prendre le frais au Jardin des Coloniaux !

Leurs quatre vérités.

« Le petit protégé de Jules Verne s'appelait Aristide Briand » (protégé... en tout bien tout honneur, cela va de soi) (*Figaro*, 11-4-1973).

Après ce titre ambigu, j'ai eu le choc de ma vie en contemplant la photo car Jules, noble tête de vieillard à la Victor Hugo, y semblait en compagnie d'un travesti qui le

contemplait avec tendresse. Renseignements pris, il ne s'agissait que de sa femme, la chère Honorine !

Vingt mille lieues avec la même sirène.

*
**

Ceinture rose.

Pierre, seize ans et demi, est tombé subitement amoureux de son prof de judo. Il aime sentir le contact de sa peau, de ses muscles... C'est ce qu'il nous avoue en toute candeur dans *Copains*. Que faire ?

Changer de ceinture, bien sûr.

*
**

Homo.

« Deux militaires de Fort Ord, en Californie, viennent de se marier ensemble. Ce serait choquant si c'était deux hommes. Mais ce sont deux femmes (*Aurore*, 1-3-1973).

Elles ont pris du galon.

*
**

Inversé.

« *Arcadie* s'est adressée à un certain nombre de candidats pour leur demander leur avis à propos de modifications que l'on pourrait éventuellement porter au code pénal. Et, plus précisément, en ce qui concerne les mœurs » (*Aurore*, 1-3-1973).

Dans l'attente d'une réponse...

Et in Arcadia ego !

JEAN-PERRE MAURICE.

NOUVELLES DE GRÈCE

Vradini et Arcadie.

Voici quelques mois, le journal *Vradini* publiait un article de son correspondant à Paris sur la circulaire adressée par André Baudry aux candidats aux élections législatives françaises. Cet article suscita de notre part une mise au point — mais seul le silence nous a répondu, comme d'habitude. Il est vrai que *Vradini* avait d'autres chats à fouetter : royaliste et hostile au régime actuel, ce journal a subi bon nombre de perquisitions et de procès ; le numéro où figuraient les déclarations faites à Paris par l'ancien Président du Conseil Karamanlis a été saisi ; etc.

Le crime de janvier.

Janvier 1973. — Allen Ball, un jeune Américain, a été étranglé et massacré en Crète par son amant grec qui s'appelait... Eftaxias (*eftaxia*, en grec, veut dire : bon ordre, discipline, conduite sage). D'après le rapport du médecin-légiste, la victime était déjà étranglée quand elle reçut des coups de couteau sur la tête. L'enquête a éclairé l'affaire qui est tout simplement un crime homosexuel : l'Américain et le Grec s'étaient querellés au jour de l'an. Depuis, la victime ne voulait plus revoir son amant, le chassait s'il venait chez lui et l'injurait. Le Grec, ayant trouvé la porte de la maison ouverte, monta à la chambre où Ball lisait un peu après minuit, et lui proposa d'aller ensemble à la chambre à coucher pour reprendre leurs relations amoureuses. Mais l'Américain refusa et voulut le chasser. Devant l'insistance de l'envahisseur nocturne, il le menaça avec un couteau de table qui s'était trouvé à proximité. Eftaxias immobilisa le bras de l'Américain et le saisit au cou par la main gauche : il le pressa jusqu'à ce qu'il le vît tomber paralysé, et ensuite il le poignarda.

Punir ou comprendre ?

Avril 1973. — Le substitut du procureur près la Cour d'Appel d'Athènes, M. Kaninias, a publié dans une revue de jurisprudence un article sur l'homosexualité qui a donné lieu à bien des commentaires. L'auteur propose certains amendements à la loi pénale régissant les relations homosexuelles, dans un esprit de très grande sévérité. Il demande notamment : 1) Pourquoi la loi ne protège pas aussi les jeunes hommes de dix-sept à vingt et un ans ? 2) Pourquoi elle ne punit pas ceux qui ont pris la coutume de cet acte abominable pour leur plaisir, tandis qu'elle punit ceux qui le commettent pour de l'argent ? Et le magistrat de rappeler... les ordonnances de Justinien : « Si quelqu'un pèche avec un mâle, tant le pécheur que celui qui subit le péché seront passés par le glaive. »

De quoi frémir !

La réaction des juristes a été variée. Certains ont donné raison au substitut, car « la consommation de ce crime est pour la conscience des personnes vraiment civilisées un signe et une preuve de la dernière décadence morale ». D'autres ont exprimé l'opinion que de nos jours « rien ne justifie la punition de ce délit, qui montre plus une perversion physique qu'une vilénie de l'âme ; ce cas doit être envisagé de la façon qu'ont adoptée beaucoup d'Etats étrangers, avec d'autres critères que ceux de la loi pénale ; car le cas relève plutôt de la compétence de la médecine ».

De sorte que les homosexuels grecs courent le danger, d'une manière ou d'une autre, de devenir des victimes de la loi ou de la médecine. Je ne sais laquelle des deux serait la plus dangereuse.

Un autre procureur, en retraite celui-ci, a répliqué, par une lettre publiée dans la presse, que l'homosexualité en Grèce est très limitée, presque sans importance. Il n'existe pas de dissolution des mœurs non plus. D'après ce procureur, la plupart des homosexuels ne sont pas des vrais homosexuels. « Les rares vrais homosexuels, d'après les observations faites par la police, car il n'existe pas de statistique officielle, doivent être envisagés avec des critères plutôt médicaux. Les vrais homosexuels sont en règle générale des irresponsables. C'est une opinion acceptée aussi par la Cour de Cassation allemande. Les autres, les faux homosexuels, se livrent à la débauche contre nature parce qu'ils n'ont pas le moyen de pratiquer l'acte normal (marins, pri-

sonniers, etc.), ou bien par envie de variation ou enfin pour gagner un peu d'argent qu'ils dépenseront pour s'amuser ou pour s'habiller, etc. ; c'est le cas surtout de jeunes hommes qui n'ont pas de moyens suffisants ou ne sont pas surveillés. Ces homosexuels de circonstance, qui sont la majorité, reviennent à l'état normal une fois éliminées les causes qui ont créé la déviation passagère. Et il serait inopportun que ces individus soient mis au pilori ou flétris par des poursuites sévères et des peines injustes. Compte tenu de tout cela il conviendrait de *limiter* les cas punissables au lieu d'aggraver l'article 347 du Code pénal, comme le propose M. Kaninias. D'après celui-ci, la modification est nécessaire parce que le délit de débauche contre nature est une dégradation infamante de la dignité humaine et une offense contre le caractère sacré du corps humain. Mais est-ce qu'il n'existe pas des actes pervers de débauche, très variés, de forme encore plus hideuse que celui de la débauche contre nature, que le législateur a jugé non punissables ? Puisque, par exemple, la loi pénale ne punit pas la bestialité (la loi précédente, abrogée depuis longtemps, la punissait), la nécrophilie, le masochisme, etc., n'est-il pas exagérément sévère de suggérer une aggravation de la loi punissant la débauche contre nature ? (...) Conclusion : à égale débauche, égal traitement. »

Cette lettre est signée : Michel Sympetherou, ancien procureur.

Il y a certes de quoi remercier et féliciter M. Sympetherou de sa largeur de vue ; mais son opinion sur les homosexuels montre qu'il n'est pas très bien informé sur l'homosexualité. Son idée que les « vrais » homosexuels sont des êtres irresponsables me paraît saugrenue : cela aboutirait à ouvrir les portes des maisons d'aliénés à une grande partie de la population. Quoi qu'en dise la Cour de Cassation allemande — et je ne sais quand elle l'a dit —, les homosexuels sont des êtres équilibrés malgré le milieu hostile dans lequel ils vivent, avec le même taux d'exception qui se rencontre chez les hétérosexuels. Mais à tous ceux qui parlent de défendre le « caractère sacré » du corps humain et la « dignité humaine » répond la récente décision de la Chambre des Députés (Bundestag) allemande, votée au commencement de juin 1973, qui pose en principe que « le citoyen allemand doit régir lui seul sa vie privée ; l'Etat n'a pas le droit d'entrer dans les chambres à coucher ». Une liberté sexuelle complète est établie pour les citoyens qui

ont atteint leur majorité : ils peuvent faire l'amour avec plusieurs personnes ; commettre un adultère (qui reste toujours une cause de divorce, mais cesse d'être un délit) ; abandonner une femme enceinte ; avoir des relations homosexuelles ; lire ou publier des imprimés ou des photos pornographiques (scènes de violence ou de racisme exceptées) ; etc. Heureuse Allemagne ! Nous sommes loin de compte en Grèce...

Afroditi Ourania.

Nous terminerons cette chronique par une lecture d'un des plus importants poètes de la Grèce moderne, Angelos Sikelianos (1884-1951), féru d'antiquité grecque, rénovateur des fêtes de Delphes, qui a donné le titre d'*Afroditi Ourania* à une partie de son recueil *Lyriques*. Cette série de poèmes vibre de paganisme hellénique ; nous nous arrêterons au poème *Pantarcès Kalos* (« Pantarcès est beau »), formule tirée des inscriptions que les hommes amoureux des garçons faisaient graver sur des vases peints envoyés aux adolescents aimés, inscriptions qui portent le nom du garçon et l'adjectif *Kalos* (beau).

Clément d'Alexandrie écrit que le grand sculpteur Phidias (490-431 av. J.-C.), chargé d'ériger la statue colossale de Zeus en or et ivoire qui orna le temple d'Olympie, grava sur le pied du dieu les mots : « *Pantarcès Kalos* », et commente le fait ainsi : « ce n'était pas Zeus qu'il trouvait beau, mais son jeune amant ». Pantarcès était un athlète d'Elide, vainqueur aux Jeux Olympiques d'éphèbes de la 86^e Olympiade, cité aussi par le géographe et historien Pausanias (II^e siècle après J.-C.), comme ayant été le modèle d'une des sept statues qui se trouvaient dans le temple de Zeus à Olympie face à l'entrée ; cette statue représentait un garçon liant un ruban autour de sa tête, et le garçon, Pantarcès, était l'amant de Phidias. Toujours selon Pausanias, à côté du bois sacré d'Altis, à Olympie, se trouvait une maison qui servait d'atelier à Phidias. C'est cet endroit que Sikelianos choisit pour la scène décrite dans son poème.

Après une description des lieux dont nous ne citons que ces vers :

... Et de la résine de l'arbre humide émanait une fragrance,
Comme si les boucles de Zeus étaient penchées vers la terre
avec une intention amoureuse.

*Les paupières rafraîchies restaient grandes ouvertes
par la pensée, et le sommeil n'en approchait pas :
Tant le repas de parfums était doux et pénétrant...*

Phidias pose la tête sur le creux de sa main et songe à la statue à créer :

*... Et l'éphèbe champion du pentathlon, nu, était
perçu par le regard olympien,
Entre les outils, devant la triple flamme du lampadaire.*

Phidias fait ses plans, son imagination travaille autour du projet de la statue de Zeus.

*... Et comme il leva les yeux et vit l'éphèbe
âme saturée du silence olympien
et de la nuit parfumée et expirante,
Il baissa son regard (qui, comme un aigle, était habitué au
chemin de la volupté)
Sur la poitrine, les mains, les reins, l'épaule,
et se dit à lui-même : Si je t'érige,
O Zeus, en Olympie, qu'il me soit permis
D'écrire sur un coin de ton pied : « Pantarces est beau. »*

Le critique P. Xidis dit que *Pantarces* est un des poèmes de Sikelianos où le poète ne se contente pas de saisir la nature, mais plus encore, il la déguste. Les non-initiés ne trouveraient que plaisir sensuel aux derniers vers. (*Il baissa son regard*, etc., jusqu'à la fin.) Mais le poète découvre entre l'artiste et son modèle cette passion suprême qui nous rappelle l'interprétation par Platon d'une institution-coutume qui était devenue le porteur de nobles tendances vers la vertu. Dans *Pantarces* le moral est soumis au beau et vice-versa.

Tout n'est donc pas mort dans le message de la Grèce antique.

DEMIS.

LETTRE OUVERTE AUX ESPRITS FERMÉS

Certains esprits, « culturisés » par une civilisation d'interdits et de contraintes, se sentent forts d'appartenir à une masse dans laquelle aucune particularité ne les empêche de se fondre.

Ils tirent de cette sensation de puissance la prétention de régir certaines choses qui se passeraient pourtant fort bien de leur intervention. A commencer par la nature.

Ils jugent. Est déclaré bien tout ce qui contribue au fonctionnement de la machine « civilisation » dont ils se croient tous une pièce maîtresse.

Est déclaré mauvais tout ce qui pourrait gêner cette machine, ou appartenir à une autre qui prétendrait fonctionner au moins aussi bien.

Alors, on réglemente la sexualité, comme si la nature avait pu se tromper, et la concevoir mal.

Vous vous sentez visé, Monsieur le Français moyen ? Vous semblez pourtant irréprochable. Vous êtes fier de votre état républicain ; « où toutes les libertés sont respectées ». Vous l'avez même jadis fait naître par la force, et défendu avec courage. Mais tout beau et tout honorable qu'il soit, le croyez-vous parfait ?

Oui ? Alors pouvez-vous expliquer la subtile division que cet état a créée dans un domaine qui n'est pas le sien, mais celui de la nature, et que l'on nomme sexualité ?

Une grande partie a pour nom « hétérosexualité ». On la couvre d'honneurs. L'autre a été appelée « homosexualité ». Elle peut s'estimer heureuse quand on se borne à l'ignorer.

Elle n'appartient pas à la nature ? Mais si, comme toute forme de sexualité, il y a des exemples classiques :

Un chien est surpris par son maître à couvrir un autre mâle. C'est un étalon de pure race, dont les saillies constituent de substantiels revenus à son propriétaire. On conçoit l'inquiétude de ce dernier, qui voit dans ce coït inattendu, disons... l'envol de sa poule aux œufs d'or. Les animaux sont promptement séparés, et reçoivent une solide correction, destinée à leur faire passer leurs penchants uranistes.

Depuis ce jour, aucun des deux chiens, et l'étalon en particulier, n'acceptent plus de couvrir une femelle. Mieux : ils la fuient d'un air terrorisé.

Que s'est-il passé ? Le chien, qui a une vie naturelle, ne s'embarrasse pas de préjugés. Il exprimait dans cet acte une simple pulsion de sa sexualité. Faute de femelle, il avait recours aux services d'un compagnon accommodant, et faute de parler le chien, vous ne saurez jamais lequel a fait des avances à l'autre. Il est en tout cas évident qu'il ne faisait aucune différence entre cet acte sexuel là, et tous les précédents qui avaient fait la fortune de son maître. De sa punition, chaque chien a déduit fort logiquement qu'il lui faudrait désormais réprimer toute pulsion sexuelle. Pourquoi ferait-il des nuances ?

Parce que, direz vous, on n'apprend pas la morale à un chien. Mais à un homme, oui. Soit. Mais qu'est-ce que la morale ?

Où est le domaine de la morale ? Il devrait se limiter à toutes les applications de l'excellent principe : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse. » La morale régit les droits de chacun en les limitant là où commencent ceux du voisin.

Mais à condition, bien sûr, de ne pas le forcer, qu'est-ce qu'un homme enlève à un autre homme en faisant l'amour avec lui ? Mieux : en vertu de quoi la morale pourrait-elle prétendre enlever à un homme le droit de faire, ou de se faire faire l'amour par où il l'entend ?

Par là, je n'entends pas grand-chose, a dit Pierre Dac. Mais il n'y a pire sourd que celui qui ne veut point entendre.

La science médicale est formelle : Il n'y a pas la moindre différence physique entre un hétérosexuel et un homosexuel.

Alors, pourquoi ce qui est bon pour les uns ne le serait-il pas pour les autres ?

Est-ce parce que vous n'avez jamais mangé de sauterelles grillées qu'il faut en déduire que c'est là quelque chose d'immangeable ? Si vous aviez bien faim, vous en mangeriez, et peut-être serait-ce la révélation ?

Combien d'hommes, privés de femmes en captivité, sont restés homosexuels après leur libération ?

Je sens bien, Cher-Monsieur-qui-vous-sentez-visé, que le doute s'insinuerait volontiers dans votre esprit, si les armes de vos préjugés n'y mettaient bon ordre. Allons, il ne faut

jamais laisser son esprit patiner sur un problème resté sans solution. Cachez-vous si vous voulez, votre curiosité, si ce n'est votre humanité, vous commandent de poursuivre cette lecture.

Il vous reste bien sûr l'argument creux et élastique. Il est anormal d'être homosexuel. Dites-moi : Ne vous est-il jamais arrivé de vouloir trouver certaines... variantes à l'amour conjugal ? Non. Alors de deux choses l'une : ou vous mentez, ou c'est vous qui êtes anormal, parce que les statistiques médicales les plus sérieuses affirment que la plupart d'entre vous y ont pensé.

Qu'est-ce que la normalité ?

Pour ces Allemands de 1940 sur lesquels vous avez tant tapé, n'était-il pas normal, en leur temps et en leur lieu, d'être nazi ?

C'était leur normalité que vous leur reprochiez alors. Est-ce avec de tels illogismes que vous prétendez défendre votre soi-disant normalité d'aujourd'hui ? Au contraire, vous en sonnez le glas en démontrant aussi stupidement qu'on peut la mettre où on veut, cette normalité.

Concevez donc que certains se la mettent où ils en ont envie, au propre et au figuré.

Passons à la vie courante. Ouvrons un journal à la page des crimes passionnels. Y voyez-vous des homosexuels ? Ce n'est pourtant pas faute de passion. Ce n'est pas par motivation organique que nombre de garçons doivent à leur « ami » tout ce que leur père s'est révélé incapable de leur donner : affection, éducation, études, situation...

Combien d'enfants ont été les innocentes victimes de mariages d'argent et d'unions forcées, ou illégales ?

Tout cela, parce qu'au nom d'on ne sait trop quoi, vous vous refusez à un amour non procréateur.

Comment résoudrez-vous demain le problème angoissant de la surpopulation de la planète si l'homosexualité n'est pas, elle aussi, à vos côtés, pour contribuer au formidable coup de frein qui s'imposera ?

Jusqu'à présent, le seul remède que la « civilisation bien-pensante » a su apporter à ce problème, c'est la guerre. Et vous voudriez que notre solution soit plus honteuse que la vôtre ? C'est un comble.

Comment voulez-vous voir un jour la paix sur cette terre, si vous refusez le droit d'aimer à trois cents millions de ses habitants ?

JACQUES PONGY.

PÉCHÉS ROSES

ET LAURIERS BLANCS

par JEAN PIERRE MAURICE.

— *Zidore Angélus, Berger-Mage de Haute-Provence, raconte à ses cousins (puisque'il ne sait ni lire ni écrire) la Résistance telle qu'il l'a vécue... Les petites alliées, faut se les farcir !*

La Résistance, cousins, ce fut pas seulement la sélection d'un jardinier qui sépare le bon grain de l'ivraie mais un jardin d'âmes, un herbier où l'on a recueilli, apportés par le grand vent du large, réunis par les tourbillons du hasard, essaimés par la tempête, mûris par le péril vécu en commun, toutes les espèces, toutes les variétés et toutes les formes de courage humain.

Dans les coulisses de ce grand cirque, j'ai rencontré deux pitres de foire qui resteront parmi les êtres les plus extraordinaires qu'il m'ait été donné de connaître : miss Jacquotte et Doudou ou, si vous préférez, Marie Duplessis et Armandine Dupin, la princesse Chichibu et la reine Ranavalo, Diane de Poitiers et Marguerite Gauthier...

Miss Jacquotte, made in Bordeaux, bordolisait avec un comportement nettement british. Elle semblait toujours jouer un rôle composé de longue date, celui du gentleman qui part en expédition avec sa brosse à dents et sa valise aux onguents, boit du thé sans être malade et se râcle la couenne avant chaque embuscade crainte de mourir avec du poil au menton. C'était d'autant plus étonnant de l'entendre soudain glousser ou vocaliser comme une diva de l'opéra de Marseille. « Ma nature me commande de crier », disait-elle en manière d'excuse.

La Doudou — je dis « la » car ils ne parlaient d'eux-mêmes qu'au féminin — lui servait de faire-valoir, comme on dit à la Reu-Teu-Feu. Vivant, il avait dû être un joyeux drille faisant la joie des tables d'hôtes. Hélas ! ces temps étaient révolus et je ne l'ai personnellement connu que sous sa forme d'ectoplasme ou de zombie. Le fait est qu'il rassemblait à Tseu-Hi, la vieille impératrice chinoise, avec un rien de Lætitia Ramolino et l'on voit mal la reine des

Boxeurs ou Lætitia, même au temps de la Malmaison, dissimulant dans les manches de leur kimono du fluide glacial, du poil à gratter et autres gaudrioles de commis-voyageurs pour noces et banquets.

Bien que portant un des plus grands noms de France, un nom dont les racines puisaient aux Croisades, ce créole doublé d'un métis, natif de la Réunion, avait le teint café-crème éclairé par deux grands yeux bleu-pervenche d'une eau pure de fausse naïveté. Il se déplaçait comme les danseuses cambodgiennes, l'œil chastement baissé plus bas que le cœur, le regard à la fois coulissant et aussi vide que celui de Toutankhamon après la fouille.

On m'ôtera pas de l'idée qu'une grand-mère de la fillette avait dû avoir des bontés pour le négroillon de service, à l'heure de la sieste, tandis que le gros de la chaleur écrasait la plantation. Pour faire bonne mesure, sa seconde grand-mère avait dû naître de l'autre côté du Fleuve Jaune car il se montrait, à ses heures, léger comme un feu follet et primesautier comme un oiseau des îles. Il ne marchait pas, il sautillait ; il ne parlait pas, il gazouillait ; il ne mangeait pas, il grappilait ; il ne suçait pas, il suçotait...

Avec ça, pas plus de cervelle qu'un oiseau-mouche. Je n'ai jamais connu aussi fourbe, menteur et rusé que cette espèce de congai sèche et noireude à qui on aurait donné Bouddha sans confession.

Ces deux-là faisaient la paire. Ils s'étaient accouplés durant leur service, aux chantiers de la jeunesse du Lavandou. Le sabordage de la flotte, à Toulon, ayant servi de prétexte aux Vert-de-gris pour envahir la zone dite libre et aux Italiens pour pénétrer un peu cette Provence maritime que le Bénito violait, à grands coups de gucule, sur son balcon de Venise, le filet se resserra sur eux et, début 43, le service du travail obligatoire, le tristement célèbre S.T.O., les coinça au nid mais les pandores envoyés pour cerner le camp répugnaient à ce sale boulot, si bien que la miss et la Doudou n'eurent aucun mal à s'esquiver avec leurs camarades bas-alpins et à les suivre jusqu'ici pour implanter les premiers maquis.

Ils parlaient souvent d'un troisième larron, un nommé Gégène, séminariste et secrétaire du chef de l'école des cadets de Provence.

La Gégène s'était, paraît-il, laissée conduire, menottes aux poignets, jusqu'au convoi qui l'emmena outre-Rhin, vers d'autres camps garnis de barbelés.

— Tu vois, susurrail à la belle Otéro cette chattemite de Joséphine de Beauharnais, elle n'a pas voulu abandonner ses copains pour ses copines. Ils étaient à la fois ses recrues et ses ouailles et elle se sentait, en quelque sorte, responsable d'eux.

— Que chantez-vous là, beau merle ? répliquait l'autre avec superbe. Vous êtes une gourgandine qui ne pense pas un mot de ce qu'elle dit. Vous savez mieux que moi, car vous y tatâtes, ce qui faisait courir la Gégène. Cette grenouille de bénitier vomie par l'enfer était une monstresse, une saurienne, une fille perdue ; oui, vraiment, c'était la paillardie, la goulue, la vouivre, la grande gueuse, la sucube, la mange-tout, la très folle, la carolinissime, la reine des tatas ; la pensée de ses conquêtes échauffe votre imagination salace et vicelarde que vous avez toujours placée dans votre gros popotin. D'ailleurs, il n'y a aucune raison de s'en faire pour la Gégène. Les folles tordues de son acabitte ont toutes la baraka, c'est notoire. Elles sont incroyables mais non invulnérables. Vous verrez qu'elle nous reviendra enceinte.

— C'est égal, qu'est-ce qu'elle doit s'envoyer, en Bochie ! soupirait la Doudou, l'œil lubrique, la vue plus basse que jamais.

— Enfin, je dis, vous parlez toujours de s'envoyer mais s'envoyer quoi ?

Ils se mirent à glapir de façon démente.

— Zidore, me dit la Bordelaise, vous êtes impayable. Il faudra vous faire empailler. S'envoyer quoi ? Mais... des kartoffeln, naturellement. Voyez-vous, la Gégène est une créature de gros appétit, une vorace et joyeuse ribaude, une dévoreuse d'anges et, pour tout dire, une sacrée garce qui ne rechigne pas à l'ouvrage et qui n'en a jamais à sa suffisance. Elle fait du chiffre.

Ce qui n'éclairait pas davantage ma lanterne mais, pour pas passer pour un couillon, j'ai pris un air entendu.

Au fond, c'est ça que je leur reprochais le plus. On comprenait rien à ce qu'ils jaspinaient. Comme s'ils parlaient avec l'accent pointu ou dans le langage codé de radio-Londres. Ils tchachaient tout le temps mais on possédait pas la grille pour décrypter et on avait l'impression de compter pas plus qu'un *babau*. C'était humiliant, à la fin des fins.

Je suis guère savant mais si je sais pas lire ni écrire le Français, j'ai tout de même la prétention de le comprendre.

Eh bè, avec eux, c'était toujours comme s'ils parlaient chinois.

En somme, ce qui nous séparait, c'était la langue.

« J'aimerais qu'il m'en donne un bon coup dans le cal-cif », disait l'une. Un coup de quoi ? J'ai jamais su. « Moi aussi, j'ai besoin de prendre », répliquait l'autre. Prendre quoi ? Ils venaient juste de déjeuner !

Certains mots les faisaient tordre comme, par exemple, un *service trois pièces* ou des *bijoux de famille*. Va savoir pourquoi ?

Eux-mêmes répétaient à tout propos et hors de propos des expressions sans tête ni queue comme : agrandir le cercle de ses relations — Je te jette un cil — Je vous attendrai toujours la bouche ouverte — C'est un livre qu'on lit d'une seule main — Je l'ai subi d'un derrière distrait — Nous avons fait chanter trois fois le rossignol — J'ai vu son petit frère, c'était bien peu de chose — Avec son treillis, on sait jamais ce qu'il pense — Ma nature a horreur du vide — Je le connais ni des lèvres ni des dents — En amour, il a un style pompier — Tais-toi, tu m'excites le tracassin — N'y touchez pas, il est brisé ! — Je me suis fait un sac de nœuds — Elle aimait trop le pal, c'est ce qui l'a tuée... J'en passe et des pires.

Leur comportement m'intriguait plus encore. Même seuls, ils se donnaient la représentation. Des fois, ils feignaient de s'évanouir dans les bras l'une de l'autre, en s'écriant : « Soutenez-moi, mes filles, votre reine se meurt ! » Ou bien ils tapaient dans leurs mains pour annoncer le rata, en disant : « Ces dames, au salon ! » Ou bien ils donnaient des coups de talon dans une traîne imaginaire, en poussant des cris d'hirondelle et en maniant l'éventail. Ou bien ils s'agitaient comme un boisseau de puces, en hurlant d'une voix pointue : « Ouh ! ma gaine qui remonte... Ouh ! j'ai une maille qui file... Ouh ! c'est la ménopause qui me travaille... » Ou bien ils faisaient semblant de descendre un escalier, en questionnant : « L'ai-je bien descendu ? » Ou bien ils s'entortillaient le croupion dans tout ce qui leur tombait sous la main et ils mimaient un défilé de haute couture, en annonçant : Que porterons-nous cet hiver ? Et des tas d'autres simagrées... Ils appelaient ça « faire les folles ». De vrais fous. Très gamins.

C'était surtout les nuits de pleine lune que ça les prenait. Ils paraient en danseuses à travers la campagne, en se tenant par la main et en vociférant : « Nous sommes en

chaleur. Au feu, les pompiers ! », ou encore : « Nous avons la chatte à l'agonie... Un homme... Il nous faut un homme, ce soir. »

Ça étonnait.

Pourtant, ils avaient des âmes candides d'enfants. Un rien les amusait, pardon, les amusait, je voulais dire. « Zidore, me suppliaient-ils parfois, accompagne-nous jusqu'au Bau de Quatre Ouro car, seules, nous avons peur du loup. » Arrivés là, ils criaient d'une voix haut perchée, en insistant sur les deux dernières syllabes : « Nous sommes des Alpiiiiines ! » — « Piiiines », répétait l'écho en decrescendo. Ça suffisait à les faire rire aux larmes.

Ils avaient aussi des toquades, des sortes d'obsessions ou d'idées-fixes. Par exemple, leurs tantes. A part Mircille Mathieu, j'ai jamais connu de gens qui aiment leur tante à ce point-là. Et « ma tante » par-ci, et « ma tata » par-là...

Sportifs, ils adoraient pédaler et ne portaient en mission que sur leur bicyclette.

Un soir qu'on discutait ferme d'une opération délicate, Doudou, qui faisait office d'infirmière, questionna, sur le ton de l'évidence :

— Naturellement, Chef, je suivrai en vélo ?

— Non. Toi, tu viendras pédérastement et par petites étapettes.

J'ai vraiment pas compris pourquoi tout le camp en a fait des gorges chaudes pendant huit jours parce que, pour ce qui est de la marche à pied, ils l'aimaient surtout chez les autres. Entre eux, ils arrêtaient pas de se demander : « Untel, il marche ? » Si l'autre répondait : « Voui, il marche » ou « il a eu marché » ou « il marchera en y mettant le prix », alors, ils étaient radieux. Mais si la réponse était nettement et catégoriquement : « Non ! », ça équivalait à un jugement sans appel et, à l'instant même, le gazier disparaissait dans les oubliettes sans laisser de trace.

JEAN-PIERRE MAURICE.

Ce récit inédit de Zidore Angélus (personnage créé par notre collaborateur Jean-Pierre Maurice) est destiné à présenter son nouveau roman gai : Le Fada.

Vous pouvez le commander à un prix préférentiel réservé aux Arcadiens en utilisant le bon de commande privilégié joint à la présente revue.

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

TOUT SAVOIR

SUR L'HOMOSEXUALITÉ

du Docteur GUASCH.

Nous regrettons beaucoup le retard que nous avons mis ici à expliquer tout le bien que nous pensons de ce petit livre bleu foncé, si clair, si net, si ramassé sur l'essentiel, — et la vérité (1).

Dans la cohue désordonnée des « actualités » nous concernant — le pire, et quelquefois le meilleur — et Dieu sait avec quelles erreurs et quels errements ! et parfois quelle folie, on parle de notre minorité ! Ce petit précis, très aéré, très facilement lisible, et qui précise tout l'essentiel, nous a rassérénés et nous en remercions l'auteur. En lui souhaitant la plus large diffusion de son travail.

Nous constatons notre retard avec d'autant plus de regret que l'ouvrage, depuis l'été de 72, et de la frontière de la lointaine Cerdagne, était modestement dédié « à tous ceux qui m'ont honoré de leur confiance » et particulièrement à notre Directeur, ainsi qu'à ses collaborateurs, qui, précise l'auteur, ont parfait son information — sans que, précisons-le, son originalité en soit diminuée.

En effet, dans sa forme d'abord, cette méthode directe, ce dialogue institué entre le lecteur et l'auteur — comme dans le *Corydon* de Gide ou comme dans ces désopilants catéchismes catholiques du début de ce siècle, ce jeu de questions et de réponses — qui fait penser à une interminable partie de tennis :

— Dieu est-il parfait ?

— Oui, Dieu est infiniment parfait !

Cette méthode, dis-je, allège et clarifie l'exposé, le rend d'accès très facile et très clair, pour n'importe quel lecteur. C'est presque un répertoire de vérités, une enquête très vivante et très variée. Mais ici ce sont les questions qui sont parfois gauches ou stupides... (stigmatisant l'épouvantable ignorance du public en cette affaire) alors que les réponses sont précises, nourries de faits incontestables, et leur forme, lumineuse et percutante.

L'introduction est extrêmement habile, et dès la première page, le lecteur est pris à la gorge, face à ce malheureux garçon... qui se déclare « un sale type » et se croit « un dégoûtant »...

(1) Editions Filipacchi. 152 pages. 1972. Prix : 6 F.

Le problème social est posé, à l'abrupt. Ce fameux « problème » I dont nous avons tous écrit ici, cent fois, qu'il est tout simplement le grotesque produit de la tradition judéo-chrétienne, et qui est, en fait, le seul « problème » que posent l'homosexualité, ... ou si l'on préfère, les attitudes très variées de la « fonction érotique ».

Du reste, à la page 23, le terme est fort justement employé, au moment même où le Dr Gérard Zwang publiait ses deux volumes magistraux. (N'insistons pas pour savoir qui, le premier, a devancé l'autre ! — en ce printemps de 72 : Le fait est qu'il est maintenant employé couramment — et fort justement, certes — même lorsque un inspecteur général de l'Education Nationale explique et précise les projets de son Ministre (voir *Le Monde* du 14 juillet).

Face à tant d'ignorances, donc, et d'incompréhensions du public, même cultivé ! la démarche du Dr Guasch est absolument excellente, et hautement pédagogique. (Puisqu'il faut Instruire les gens sur leur propre sexualité !)

Les « saletés » dont s'accusait ce pauvre garçon de la première page, ce sont ces fameuses « charnalités dégoûtantes » qui peuplaient les cauchemars de feu Robert Kemp dans ce même *Monde* d'il y a une dizaine d'années... Il y a tout de même quelque évolution... dans les esprits qui se prétendent cultivés ! « Français, encore un effort ! » comme écrivait le divin marquis !

Eh bien ! le petit livre, si plein de précisions, et de démystifications..., de ce Dr Guasch est, d'un bout à l'autre..., une magnifique « pierre blanche » sur la route encombrée et pénible, du « possible » et du « raisonnable ». Nous devons tous nous en féliciter..., et le recommander... aux aveugles.

PIERRE NEDRA.

PROFESSEURS DE KONING ET BLOM VAN RENS

**UNE ANALYSE QUALITATIVE
D'UN CERTAIN NOMBRE DE
COMPORTEMENTS HOMOSEXUELS
CHEZ LES JEUNES MINEURS**

Ed. Institut de Psychologie sociale — 22 F avec poste

LA PUNITION

film de PIERRE-ALAIN JOLIVET.

Tout comme *La Religieuse* de fade mémoire, *La Punition* doit beaucoup à la censure, qui après l'avoir tenue trois mois sous le boisseau, a proscrit une affiche !

Seules, on le sait, les lessives et autres soutien-gorge ont droit de panneau.

Mais revenons à notre objet.

Adapté d'un roman signé Xavière, auteur spécialisé assez connu je crois, ce film reprend sans le rénover le thème si rebattu de la femme-objet, la femme mise en condition, etc...

Mais on est bien loin des cent vingt journées ou même du Balcon et les mânes de Georges Bataille n'ont rien pour s'émouvoir.

La seule originalité — bien relative — est d'avoir confié le rôle du proxénète en chef à un homosexuel affirmé, rôle assez bien tenu par Georges Geret.

A ses côtés un petit ami un peu bien falot, ni convaincu, ni convaincant, Amidou.

Les déboires de cette nouvelle Justine, mâtinée de pas mal de Juliette sont assez longs.

Mise au cachot dans un bordel lyonnais très sordide, elle finit par attendre un des geôliers et recouvrer sa liberté.

Au préalable on a vu défiler l'habituel cortège d'impuissants, sado-maso, fétichistes et autres commissaires de police, clients fidèles de ces maisons d'intolérance, paraît-il.

N'oublions pas le placard aux gadgets, cuir, chaînes, muselières et étrivières en tous genres.

Rassurez-vous, le méchant sera atrocement puni : Geret est longuement égorgé par une de ses protégées au moyen d'un tesson de coupe à champagne, arme du crime incontestablement élégante.

La vertu n'a pas beaucoup plus de chance et la pauvre Justine — Karin Schubert — est abattue par le tueur, ange justicier du gang.

Cela apprendra à Amidou à virer sa cuti sans autorisation.

Le film, par ailleurs, est honnêtement interprété, bien photographié et techniquement correct — un montage un peu plus nerveux n'eût pas été inutile.

En bref on pourrait en dire qu'il n'y a pas là de quoi fouetter un chat, si précisément on ne passait dans cette œuvre autant de temps à le faire.

SINCLAIR.

CALBOY

film anglais de Bob KELLETT.

Il s'agit, selon toute apparence, d'une pièce filmée.

Son thème n'a rien de très neuf : un personnage ambigu pose une énigme à des parents bourgeois.

La créature de couleur que leur fils, au sortir d'une clinique psychiatrique, leur emmène en week-end, est-elle une fille ou un garçon ?

C'est une question que les gens épris de valeurs conventionnelles ont l'occasion de se poser très fréquemment de nos jours.

Les autres — c'est mon cas — ne s'arrêtent guère à semblables brouilleries.

L'œuvre est plaisante, n'ennuie jamais et bien entendu a un dénouement très conformiste.

Le vrai sujet : les réactions des parents devant l'homosexualité évidente d'un enfant, n'est qu'effleuré.

Au crédit du metteur en scène : un tact dont sont bien dépourvus nos « Pauvre France » et autres « Cage aux folles ».

SINCLAIR.

A signaler dans le Barbe-Bleue de Dmytryk-Sacripanti, une scène où deux lesbiennes sont terriblement punies par où elles n'ont pas péché — Où du danger des lustres « phalliphores ». Le film tout entier est d'une bonne venue, Burton parfait dans un rôle inhabituel d'impuissant et le dénouement d'une drôlerie rarement égalée.

POURQUOI

tolérer plus longtemps
une chute de cheveux
que vous n'avez jamais souhaitée ?

HAIR SET, procédé unique,
pallie le manque de cheveux...
et nul ne s'en aperçoit !



Information audio-visuelle gratuite et consultation sans engagement dans nos différents centres.

Paris : 18, rue des Messageries, 10^e.

Tél. : 523-16-10 et 11, de 10 à 19 heures.

Province : Toulouse - Lille - Marseille - Lyon - Bordeaux (adresses sur demande).

Crédit personnalisé.

Esthétique : corps, visage, relaxation, brunissage, soins capillaires, etc. dispensés par un Arcadien, Salvatore — sur rendez-vous.

EN MONTAGNE... à 4 heures de train de Paris

MAISON DE WEEK-END

Construction de caractère - entièrement restaurée
Jardin d'agrément - Ski - Lacs - Forêts - Détente

Prix : 90 000 F

OFFICE IMMOBILIER PARISIEN

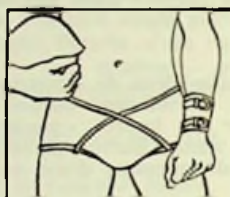
11 bis, rue de Leningrad, 75008 Paris

Tél. : 522-93-98, l'après-midi et sur rendez-vous

Amis d'ARCADIE, chez

B A R L A Y

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

ACHETE CHAMBRE — STUDIO — APPARTEMENT

Païement comptant

Renseignements gracieux aux Arcadiens

Sur rendez-vous : 533-91-73

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

Appartement

8, IMPASSE ROBERT — 75018 PARIS

Téléphone : 255-88-29

LES ARCADIENS

AU POULAILLER

16, rue Brey, Paris — Téléphone : 380-54-27

(FERMÉ LE DIMANCHE)

C'est Saint-Germain à l'Etoile...

C'est sympa...

On bouffe dans la cave...

Il y a un MENU à 20 F et une carte très chouette...

— Parking assuré, 22, avenue de Wagram —

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR

vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

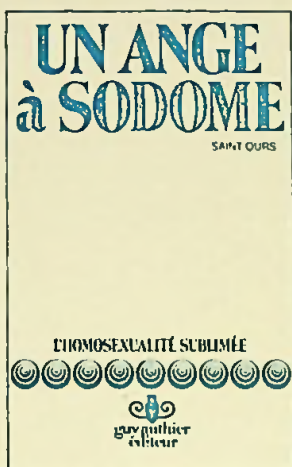
BERNARD GILLES

92, avenue de Paris

94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)

Tous les homosexuels
doivent avoir un
point commun : lire
UN ANGE à SODOME




guy aulhier
éditeur

un chef d'œuvre
de "notre" littérature
où le seul visage qui ressemble
a celui d'un Dieu est celui
d'UN ANGE à SODOME

En vente à la librairie Arcadie
61, rue du Château d'Eau 75010 Paris
au prix de 25 F